

Département de l'Hérault
Concours National de la Résistance et de la Déportation 2006-2007



Le travail dans le système concentrationnaire nazi

organisé par
le Ministère de l'Éducation Nationale
Inspection Académique de l'Hérault
et
le Comité d'Organisation du Concours du musée de la Résistance
et de la Déportation de Castelnau-le-lez

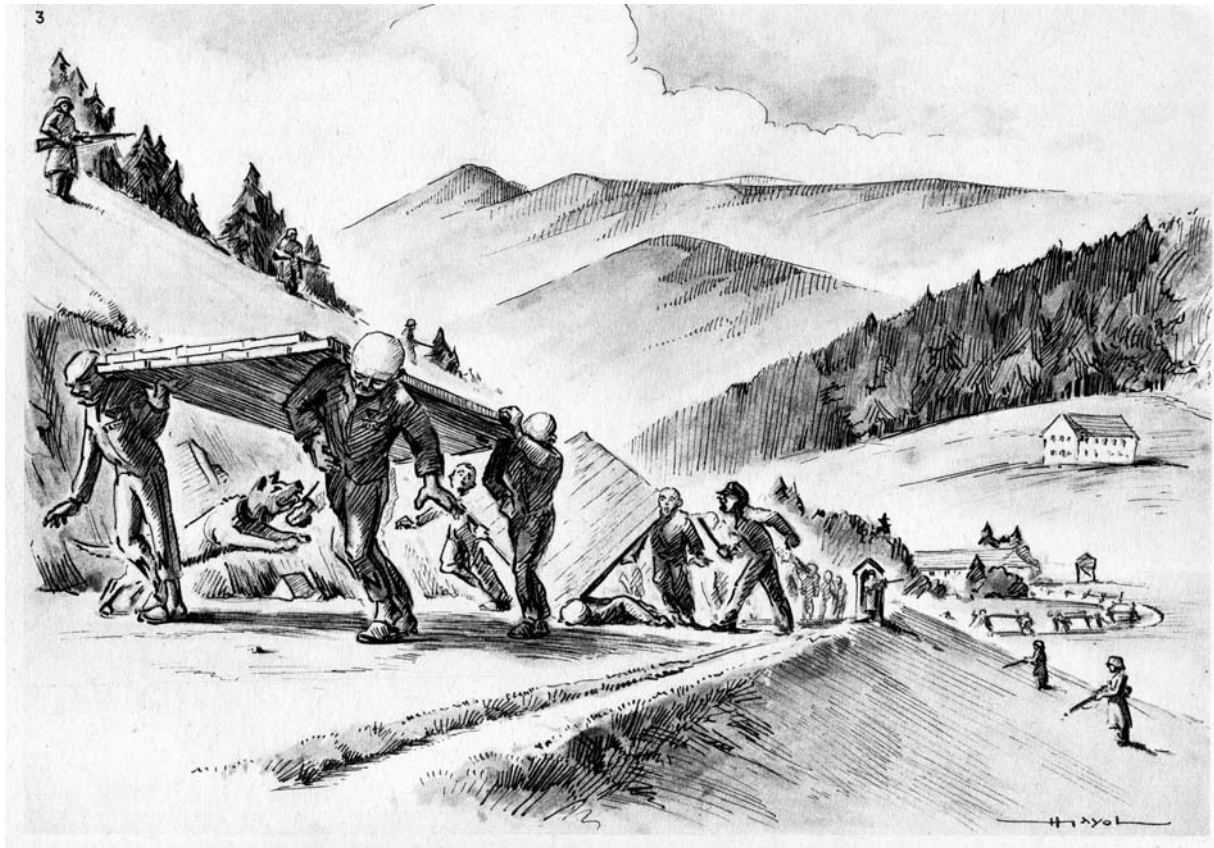
sous l'égide du Conseil général de l'Hérault, avec la participation de communes de l'Hérault

ouvert à toutes les classes des lycées d'enseignement général et technologique,
des lycées professionnels et aux classes de 3^e des collèges.

de nombreux prix récompenseront les candidats (livres et voyage)

Illustration : Iarreck Jablonsky (coll. Musée de la Résistance et de la Déportation, Castelnau-le-lez)





« Le Struthof », « Transport », gravure n°3 (Collection privée)

1944, l'âge de l'accomplissement

« Année terrible, car filtrèrent alors les premières informations sur l'univers concentrationnaire. Monde de KAFKA où tous les chemins de la cruauté, de l'absurde, semblent conclure au néant. Mais, lorsque Lazare revint parmi nous, nous sûmes que le grain humain avait résisté à l'implacable meule. L'homme, la femme avaient révélé d'eux une part irréductible et vécu leur propre dépassement. La plus effroyable, la mieux ourdie des conjurations contre l'humain s'était brisée contre ce rempart. Quelles que soient les affres de l'agonie, la victime avait attesté la Vérité et l'Avenir de l'homme tandis que le bourreau n'en était que la plus sombre des erreurs et, déjà, le passé. Le corps pouvait être bien brisé, l'âme, non seulement n'accepta pas de déchoir, mais gravit les degrés d'une surhumaine condition.

Ils enjoignent à toute l'humanité de conserver sa foi en elle-même. »

Alban VISTEL, Compagnon de la Libération.

LE TRAVAIL DANS L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE

L'État National Socialiste Allemand est fondé sur le dogme raciste qui postule que l'humanité est constitué de races inférieures (juifs, tsiganes...) qu'il convient d'éliminer et d'une race plus parfaite : la race ARYENNE dont c'est le droit de dominer et de commander les races inférieurs (sous-hommes) « ... en leur imposant une activité utile bien que pénible... (A. HITLER) »

La déportation est la pièce maîtresse du régime nazi. Créés à partir de 1933 les camps de concentration internent les opposants politiques allemands au régime national socialiste (communistes, socialistes, sociaux démocrates, syndicalistes), les condamnés de droit commun, les homosexuels allemands, puis les juifs et les tsiganes et enfin les Résistants au fur et à mesure des conquêtes territoriales du III e REICH.

Les Déportés politiques français ont été remis par les autorités françaises à la demande des allemands. Avec eux les réfugiés étrangers en France, notamment les allemands fuyant le régime hitlérien, les Espagnols de l'armée républicaine passés en FRANCE.

Les camps constituaient une entreprise systématique scientifiquement planifiée de déshumanisation des individus qui allaient jusqu'à la disparition totale de ceux-ci (N.N. Nacht Und Nebel Erdass) ou à leur extermination à plus ou moins brève échéance.

A la grande porte d'entrée de certains camps figurait une inscription « le travail c'est la liberté », « le travail rend libre ». Après un séjour plus ou moins long dans le camps de quarantaine où s'opérait par des travaux durs la sélection naturelle de ceux destinés à une activité rentable, les détenus étaient utilisés dans des kommandos de travail à des tâches particulièrement pénibles sous les ordres et soumis aux coups et aux brimades des KAPOS.

Progressivement les détenus furent affectés au service de l'état allemand : carrières, mines de sel, construction de routes, voies ferrées, usines (souvent souterraines) ou louées à de grosses entreprises allemandes (J.G. FARBEN, MESSERSCHMIDT, SIEMENS...). La GUSTLOFF WERKE de WEIMAR appartenait à un potentat du

régime : Fritz SAUKEL le créateur du S.T.O. Les détenus devaient ainsi contribuer à l'effort de guerre du III e REICH. Puisant dans un réservoir humain sans cesse renouvelé par cette nouvelle forme d'esclavage les S.S. compensaient les pertes humaines très élevées provoquées par des souffrances, des privations et des maladies, par des convois toujours plus nombreux venus de tous les coins de l'Europe.

Malgré tout, le rendement n'était pas très élevé, d'instinct les déportés freinaient. La production n'était pas exempte de sabotage, acte de résistance à l'ennemi qui était puni de mort en cas de découverte.

L'exploitation économique des déportés a été poussée à l'extrême par le système concentrationnaire nazi. Le déporté fut considéré comme la propriété de la S.S. Les cendres des crématoires servant dans l'agriculture, les graisses utilisées à faire du savon, les cheveux à l'industrie. Les prothèses dentaires étaient expédiées à la Reichsbank.

Le régime des camps ou des kommandos était variable selon la destination. Les mines de sel, le tunnel de DORA et les carrières de Mauthausen ont laissé un souvenir effroyable dans la mémoire de ceux qui en sont revenus. Ceux qui ont eu la faculté d'être affectés dans des usines étaient à l'abri des intempéries à une température clémente. Mais cela ne changeait rien à la finalité de l'univers concentrationnaire : détruire mentalement et physiquement l'individu.

Nous avons voulu à travers des extraits d'ouvrages qui constituent autant de témoignages de ce que fut la barbarie nazie, apporter aux candidats du Concours National 2006/2007, une relation détaillée de cette forme moderne d'esclavage que fut le travail dans l'univers concentrationnaire nazi.

André DAU

UNE JOURNÉE AU CAMP

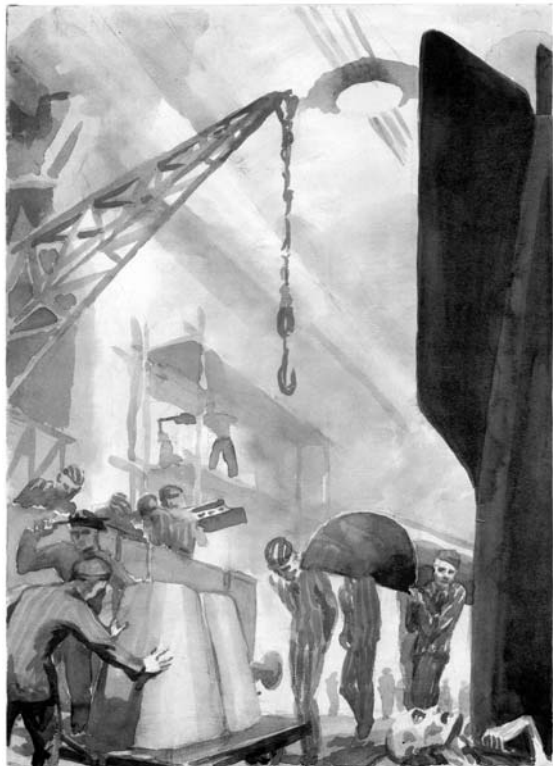
TRAVAIL

[...] Réveillés à 4 heures du matin par les cris des Stubendienst, les détenus se lèvent en hâte. Le S.S. Block-führer guette les traînants et leur administre des coups de bottes ou de gummi, ou, mieux encore, lance à leurs trousses ses chiens policiers. Nombreux sont les malheureux portant aux mains ou aux pieds la trace de morsures. Ces blessures, non soignées, se sont souvent envenimées et ont causé plus d'un décès.

Une seule issue permet de sortir ; il s'y produisait fatalement une bousculade et pendant les longues minutes d'attente, les gardiens ne cessaient de frapper sans relâche.

Au début, il n'y avait pas d'eau pour se laver. Plus tard, des lavabos furent installés. 20 robinets devaient suffire pour 500 à 600 hommes. Pas de serviette ni de savon. Si parfois nous avons touché un morceau de savon ersatz, il fallait le garder en poche pour éviter le vol. Il s'effritait rapidement.

Quelquefois, une distribution d'un liquide innommable et infect a précédé le travail.



Tunnel de Dora (lavis M. de la Pintièrre, collection Musée de la Résistance et de la Déportation)

Dans le Tunnel. Les travailleurs étaient répartis dans les kommandos et dans le tunnel. Il y avait de

nombreux kommandos à Dora, mais le tunnel absorbait la plupart des travailleurs. Ils y étaient partagés en deux équipes : Tagesschicht ou équipe de jour, Nachtschicht ou équipe de nuit. Chacune de 7 à 8000 hommes. Les uns travaillaient aux usines déjà établies, les autres continuaient à forer les galeries.

Les machines-outils servant à fabriquer les V1 et les V2 provenaient de l'usine de Penemunden, sur la Baltique, littéralement pulvérisée par un bombardement, au dire d'un survivant, Beaumont. On y trouvait du matériel belge, français, italien, américain, mais peu de matériel allemand.

Le travail se faisait à la chaîne, 25 ouvriers étaient affectés spécialement dans chaque équipe à un travail bien déterminé. En faisant construire leurs armes secrètes par les détenus, les Allemands pensaient garder leur secret. Ils n'empêchèrent point le sabotage.

Le forage des galeries constituait le travail le plus pénible. Un ouvrier, en temps ordinaire, supporte difficilement les trépidations du marteau pneumatique. Affaibli par le régime du camp, le détenu était rapidement épuisé, le cœur défailait et l'homme s'affalait sur sa tâche.

Le Kapo ou le nazi de garde l'achevait souvent, tandis qu'un autre prenait sa place pour tomber à son tour. Le travail de déblaiement devait se faire à une cadence accélérée. Dans ces travaux de forage, en plus des gardes-chiourmes habituels, des civils dirigeaient les travaux et se faisaient appeler ingénieur ou Meister. Ils se montraient aussi inhumains que nos gardiens.

Travail forcé. Dans le camp. D'autres kommandos assuraient le service du camp. Celui de la carrière ou Steinbruch était un des plus durs. C'était le kommando de punition. Il se composait en majorité de Français, qui y sont morts par centaines. D'autres kommandos extérieurs assuraient les terrassements, l'installation des baraques. Comme à la carrière, on y travaillait par tous les temps. Enfoncés dans la boue jusqu'à mi-mollets, il fallait continuer à pelleter. Nos habits ne nous quittaient pas. Deux ou trois jours étaient nécessaires pour sécher les vêtements trempés, à la seule chaleur du corps. Durant de longs mois, les S.S. avaient imaginé de prescrire le pas de course aux détenus dans leurs déplacements comme dans les corvées, même en poussant une brouette chargée.



« Le Struthof », « Tentative d'évasion » gravure n°6, (collection privée)

Transportant de grosses dalles, j'eus le malheur de trébucher et de tomber. Le S.S. qui nous surveillait me frappa dans le bas-ventre à coups de bottes. Je me relevai avec peine et je souffre encore aujourd'hui de ces brutalités. Elle étaient accompagnées d'ignobles insultes, mais, depuis longtemps, j'étais rompu aux douceurs du vocabulaire teuton.

Après avoir travaillé quelque temps au tunnel, je fus affecté au fameux kommando de Grossverter, aux environs de Nordhausen. Nous y étions conduits en camions découverts par les plus grands froids. Le travail durait de 6 heures à 19 heures, avec une halte de 30 minutes, à midi, pour une collation ; mais, distribuée la veille au soir pour le lendemain, la maigre ration était absorbée depuis longtemps.

La cadence du travail ne pouvait ralentir et, plus que partout ailleurs, nos gardiens se montraient féroces. Je reçus, d'un kapo, une pelletée de ciment en pleine figure, et comme j'eus un réflexe un peu vif-la brûlure causée par le ciment m'a fait perdre l'œil gauche- cet énergomène brandit la pelle pour me frapper. J'esquivai le coup, mais mon voisin le reçut. La figure horriblement tailladée, il perdait son sang abondamment. Le kapo daigna se calmer, mais la plaie s'étant infectée, sa victime ne put survivre. Une autre fois, mes deux voisins s'entraidaient ; c'était un père et un fils. Le premier encourageait le second qui défaillait. Le nazi de garde voulut les séparer. Apprenant leur parenté, il tend au père son fusil et désignant le jeune homme : « Tuez-le », ordonne-t-il. Refus indigné du père. Sans sourciller, la brute, reprenant son arme, abat le fils et ensuite le père afin de le punir de sa désobéissance.

Sous cette perpétuelle menace de mort, le travail ne pouvait chômer. Le soir, nous étions heureux de retrouver le camion du retour. Il arriva que celui-ci

fut en panne d'essence. Les 17 kilomètres qui nous séparaient du camp furent faits à pied. Pour hâter notre marche, les S.S. distribuaient force coups de crosses de fusils. Lors de la traversée des villages et de Nordhausen, les gens s'ameutaient et encourageaient nos gardiens à nous frapper. J'entends encore cette grosse commère s'écrier : « Très bien, très bien. C'est ainsi qu'il faudrait les traiter tous les jours jusqu'à ce qu'ils crèvent. » Les gosses nous jetaient des pierres et criaient : « Banditen, Banditen. »

Plus d'une fois en kommando, nous avons été surveillés par des enfants de 7 à 8 ans de la jeunesse hitlérienne. Ces féroces bambins étaient heureux de venir nous narguer. Les jours de congé, les nazis se faisaient remplacer par ces gosses revêtus d'un uniforme et portant un revolver à la ceinture. Voyaient-ils un détenu paraissant moins actif ? Ils s'approchaient et, d'une main malhabile, ils reproduisaient péniblement son numéro sur un carnet, puis le dénonçaient, heureux de lui faire administrer les 25 coups réglementaires.

Dans la suite, je dus, de par mes fonctions à l'Arbeitsstatistik, me rendre dans les kommandos de Harzungen et d'Ellrich. Là, le réveil sonnait à 3h30. Après un appel, des wagons de marchandises découverts transportaient les détenus à Wolfleben. Un nouvel appel se faisait avant le départ pour le travail, à 6 heures du matin.

A quelques kilomètres de ce camp, nous construisions des châteaux d'eau. Nous nous rendions au chantier dans les premières heures du jour.

Nous croisions en chemin de pauvres loques humaines aux traits tirés. C'étaient les équipes de nuit occupées à l'extraction de la craie utilisée par les usines de produits chimiques, qui rentraient du camp.

Les arrivants se dispersaient en petites colonnes et s'engouffraient dans les galeries. L'entrée en était dissimulée par des toiles de camouflage.



Dora, Werner Brähne (Collection Musée de la Résistance et de la Déportation)

Pendant le travail, chaque explosion de mine venait distendre ces toiles et les agiter comme l'eût fait un vent de tempête. Il n'était pas rare de croiser des blessés soutenus ou portés par deux camarades.

Aucun de ces mineurs ne portait le casque protecteur dont les Meisters ne se séparaient jamais.

Rendement et Sanctions. Le rendement des équipes devait toujours être poussé au maximum. Il ne se passait pas une semaine sans que l'un ou l'autre des kommandos ne fût signalé pour l'insuffisance des tâches réalisées. La punition ordinaire consistait alors soit dans la suppression d'une moitié de la ration journalière pour une période de 10 à 15 jours, soit dans l'administration de 25 coups de gummi.

Ces 25 coups réglementaires étaient infligés fréquemment et sous les plus futiles prétextes, par exemple, s'être attardé aux latrines afin de gagner quelques instants de repos. Un français exténué crut pouvoir en toute tranquillité s'étendre sur le tas de cadavres empilés près de son kommando. Un Lagerschutz ou surveillant l'aperçut, le dénonça au nazi de faction qui le tua séance tenante.

Lorsque les ingénieurs se trompaient dans leurs calculs, les détenus en supportaient les conséquences, mais la tâche assignée devait être exécutée quand même.



Dora, Werner Brähne, (collection Musée de la Résistance et de la Déportation)

En voici un exemple :

Dans le kommando qui creusait les puits d'aération du tunnel, les techniciens allemands

avaient prévu un cubage trop important de béton à couler d'une seule pièce dans la journée.

A 17 heures, malgré un travail acharné, le tiers seulement de l'ouvrage était réalisé. Le travail se poursuivit donc jusqu'à 3 heures du matin à la lueur des phares, sans repos ni aliment. Rentrée au camp après 24 heures de travail, cette équipe n'eut que 6 heures de répit pour manger, se laver et dormir.

L'administration pénitentiaire allemande louait parfois des détenus aux entreprises adjudicataires des travaux publics, mais la faiblesse des forçats ne permettait pas un rendement suffisant du travail. Il en résultait de fréquents conflits entre le S.S. conducteur de travaux et les directeurs.

Dans ces entreprises, les tâches les plus dangereuses étaient réservées aux détenus. Ainsi, dans un kommando, pendant 12 heures de suite, leur tâche consistait à recevoir des wagonnets chargés de pierres. Il fallait, au risque de se faire écraser, enlever un panneau de chaque wagonnet et en basculer le contenu dans un remblai, puis déplacer les rails et recommencer plus loin. Ce travail s'exécutait de nuit. On ne peut évaluer combien de pieds, de mains et d'individus furent écrasés dans ce labeur exténuant et dangereux, surtout quand le froid engourdissait les mains.

A l'Arbeitsstatistik, je voyais défiler sur les listes dressées à l'entrée du four crématoire, ces mêmes noms et numéros qui, quelques jours auparavant, figuraient sur les listes de départ pour ce kommando.

L'usure du matériel humain ne comptait pas. Le travail était exténuant autant par la répartition des tâches et leur rythme d'exécution, que par l'absence des moyens matériels.

Ainsi, quatre détenus devaient hisser un rail Decauville au sommet, dix autres y transportaient un aiguillage, trois devaient suffire pour déplacer un poteau télégraphique...

Il devient fastidieux de rappeler les brutales et incessantes interventions des surveillants et les conditions physiques plus que déficientes des ouvriers qui, par tous les temps et sans répit aucun, devaient assurer la tâche imposée.

Les travailleurs ne pouvaient réparer leurs forces par un sommeil et une alimentation suffisante.

Et cependant, tous, nous gardons des longues stations sur la place d'appel, un souvenir au moins aussi douloureux que celui de ce travail de forçats. [...]

« 16 mois de Bagne, Buchenwald-Dora par le N° 43652 », auteur : Frère Birin, Ed. Dautelle, 1946.

LA CORVÉE DE PIERRES

[...] La scène s'est passée quelques jours après l'arrivée du premier convoi de ces « N.N. » français. C'est « Fernandel » qui les avait en charge. De son vrai nom Franz EHRMANNTRAUT, l'une des plus belles « brutes » du K.L.Na. Une idée géniale (pour lui) germa ce matin-là dans son esprit plutôt obtus : leur faire remonter et redescendre, plusieurs fois de suite, un tas de grosses pierres situé en bas du camp et en dehors, en face de la baraque actuelle des gardiens, à côté de la porte d'entrée. Pour son plaisir !...

Il pleut, le terrain est glissant, les pierres sont lourdes, les forçats sont vite fatigués, mais « Fernandel » est là aussi, cravache à la main et revolver au côté. Et les kapos cognent, et les chiens mordent...

Henry ALLAINMAT a rencontré des rescapés de cette désormais historique corvée : « La boue épaisse colle aux semelles de bois. Chaque pas entraîne un déséquilibre du corps et réclame toute l'attention (...) Ils glissent, se relèvent, sous les coups de nerfs de bœuf, retombent un peu plus loin (...), s'accrochent à la paroi glissante, comme des naufragés... »

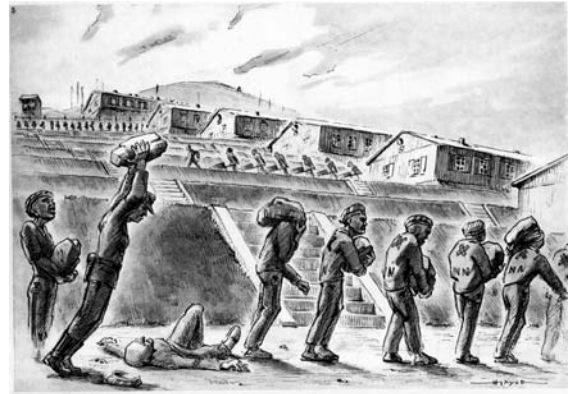
La corvée s'achève enfin.

- « Tous les « N.N. » ont mille ans. Vieux. D'un seul coup. Fossiles d'hommes soudainement. La preuve...plus un coup ne fait mal ! Anesthésiés par des siècles de souffrance (...). Le compte y est. Cinquante-six corps jalonnent la pente boueuse. EHRMANNTRAUT flatte le cou de Rolff, son chien. »

Hallucinant !...

Certains de ces hommes sont donc encore vivants ! Très peu !

Pour témoigner eux aussi . [...]



« L'enfer d'Alsace, le Struthof, matricule 6149 »: Eugène Marlot, Ed. Jean DEVEVEY, 1985, p.29.

LE TRAVAIL, INSTRUMENT D'EXTERMINATION

[...] Dans les camps de concentration, nombreux étaient les postes de travail avec des corvées manuelles non qualifiées. C'était surtout le cas dans les carrières de pierres, les briqueteries, la construction des canaux et d'autres travaux d'extraction et de terrassement. Ces corvées furent réalisées sans mécanisation, la plupart du temps avec la seule aide d'un pic, d'une pelle, d'une brouette voire de civières primitives. À force de brutalité et de coups, le travail atteignait des cadences infernales. Les détenus tombaient d'épuisement, étaient battus à mort et achevés. Certains, poussés au désespoir, se laissaient fusiller « pour tentative d'évasion ». Ceux qui restaient rentraient au camp épuisés à mort. Là, au moins une heure de station debout sans bouger les attendait pour l'appel, puis c'étaient de nouvelles brimades dans les baraques, de nouveaux coups, tout était calculé pour que le détenu exténué n'ait aucun instant de répit, aucun instant de repos. Tout cela avec des actions de misère, de telle sorte que les hommes affamés se délabraient très vite physiquement, et pour beaucoup aussi psychologiquement, et mouraient donc rapidement. D'autres prenaient leurs places. Des convois en provenance des pays occupés inondèrent les camps avec suffisamment de « matériau » humain.

Des conditions analogues régnaient à la « carrière de gravier » (Kiesgrube) de si mauvaise réputation, à la « construction du garage » (Garagenbau) et dans quelques Kommandos de travail de moindre importance. Dans le plus grand Kommando du camp, à la Plantation (Plantage), la direction créa artificiellement des conditions similaires.

La culture de plantes médicinales n'était pas un travail difficile, mais l'occasion d'y créer des conditions meurtrières se présenta au printemps 1941 avec l'extension de la Plantation à des terrains non encore clôturés que l'on appelait Freiland II. Ce terrain n'était pas vaste et deux paires de chevaux auraient pu le labourer en quelques jours, mais la direction S.S. préféra le bêchage manuel. Ceci n'est pas en soi non plus un travail difficile mais c'est un travail simple pour lequel le remplacement de personnes y oeuvrant ne présente aucune difficulté. Quatre cents à cinq cents détenus munis de bêches furent pourchassés et traqués au Freiland II et un véritable enfer se déchaîna. Une meute de Kapos et de Kapos auxiliaires les menaient à coups de trique confectionnées avec des câbles ou les matraquaient avec des manches de bêches. Il arrivait qu'ils soient contraints de porter de lourds fardeaux jusqu'à ce qu'ils s'écroulent totalement, voire de les transporter d'un endroit à un autre sur des brouettes, de recommencer sans cesse à faire l'aller retour. Le but principal de tout ce travail humiliant était l'extermination.

Le détenu autrichien Anselm Grand, qui travailla à la Plantation en tant que peintre botanique, a écrit : « Au Freiland II (...) fut ouverte la plus grande chasse à l'homme que j'ai connu jusqu'ici (...) Une colonne qui était occupée à des travaux de terrassement fut aiguillonnée de telle manière que



« Marche ou crève »
Eugène Marlot, Ed. Jean DEVEVEY, 1985, p.40.

ces désespérés, ceux qui ne tenaient plus sur leurs jambes, s'enfuirent vers la mort traversant en groupe la ligne de sentinelles. Des hommes qui ne pouvaient plus marcher se traînaient à quatre pattes et furent délivrés d'un martyre indicible par les tirs des S.S. (...) À l'étang à carpes qui venait d'être installé et qui n'avait encore que très peu d'eau, on y maintenait des détenus la tête la première tout en redressant leurs jambes en l'air, en les laissant dans l'eau jusqu'à ce qu'ils se noient. »

Anselm Grand dépeint par exemple un cas où un S.S. écrasa la cage thoracique d'un détenu. Le

détenu polonais Gustaw Morcinek fut également le témoin d'un cas semblable : « Sur le sol gisait un homme avec une étoile de David qui agonisait depuis un certain temps. Un S.S lui sauta sur la poitrine, la cage thoracique se brisa en faisant un bruit sec, du sang coula de la bouche de la victime, puis le corps se figea lentement. » [...]

« C'était ça DACHAU », auteur : Stanislav Zámečník, Ed. Le cherche midi, 2003.

RAVENSBRÜCK

[...] Nous avons dû travailler d'août à fin avril dans une mine de sel. Nous étions à six cents mètres sous terre à fabriquer des pièces pour avions. Les coups, les brimades ne nous ont pas empêchées de saboter, le sabotage était considéré comme les quatre-vingts pour cent de la production. Nos chefs étaient fous contre nous. Pour nous encourager à mieux faire, ils ont distribué des primes qui étaient assez avantageuses puisque c'était du ravitaillement et que nous la sautions, mais nous avons refusé les primes. J'étais dans les premières qui les ont refusées au Blockführer, je suis même passée la première, il a eu l'air étonné mais n'a trop rien dit, il insiste pour que je prenne les marchandises et essaie de me les mettre dans les bras ; je met mes bras le long du corps, il n'insiste plus, me laisse partir, mais, au cinquième refus de mes amies, il arrête la distribution et va chercher le Sharführer ; ça discute et ils terminent en jetant les marchandises, et toutes les allemandes de se battre pour les accaparer. Sur ces entrefaites arrive l'équipe de jour, nous leur disons qu'il faut refuser les primes, à l'unanimité, elles refusent ; elles étaient une trentaine, la menace des vingt-cinq coups de *goumi* ne les a pas fait faiblir, après ils ont changé la méthode de distribution, les primes nous étaient données à la mine, mais toutes les amies ont continué de les refuser. Nous ne voyions le jour que pendant notre équipe de nuit, c'était vraiment pénible, aussi avons-nous dépéri toutes autant que nous étions et, lorsque nous nous voyions, avec notre teint terreux, nous nous faisons peur mutuellement, mais nous commençons à reprendre à présent, et c'est tellement agréable, chacune voit avec plaisir ses voisines se transformer de jour en jour. Mais nous avons beaucoup à faire pour reprendre notre état normal, nous avons laissé pas mal de nos camarades au sana et à l'hôpital, beaucoup d'entre nous souffrent du cœur, cela provient de la mine : nous avons le visage, les jambes enflés à cause du

manque d'air ; quelques jours passés à l'infirmerie suffisaient à nous faire désenfler, mais c'était à recommencer deux jours après. [...]

"Ravensbrück", auteur: Germaine Tillon, Ed. Seuil, 1988, lettre de Luce C. à son amie Maguy B. le 31/05/1945

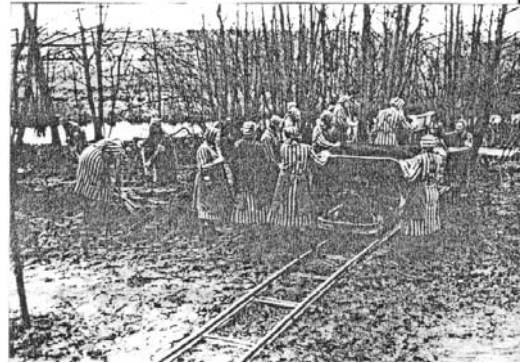
TERRASSE

[...] A quinze cents mètres environ du camp, on nous fit arrêter, et la surveillante nous dispersa dans un champ de sable tout montueux et bosselé, situé sur le bord de la route. Nous fûmes chargées de l'aplanir. Cela s'appelait Planierungmachen. Nous étions disposées en file, savamment placées par rapport aux déclivités du terrain ; chacune de nous avait devant elle un petit tas de sable qu'elle devait envoyer chez sa voisine du niveau inférieur tandis que sa voisine du niveau supérieur l'alimentait sans cesse. Le sable provenait de la travailleuse qui était placée à la tête de file, sur la hauteur, et il parvenait, à travers toutes ces étapes, à celle qui était à l'autre extrémité, en bas de la pente. Celle-ci l'éparpillait.

Cette première vision demeure inoubliable ; elle est certainement l'une des visions les plus parfaites du bagne tel qu'on l'imagine. Il fallait travailler sans cesse. La surveillante arpentait le terrain et rossait. De leur côté, les gardiennes lançaient leurs chiens sur les prisonnières qui paraissaient trop lentes. Les chiens mordaient les cuisses et, le mauvais état général aidant, les blessures s'envenimaient. Je m'amusai avec mes voisines à mesurer pendant combien de temps il était possible de lever la tête et de demeurer inactives : nous comptions 1-2-3-4-5-6-7... Alors une gardienne approchait et criait d'un ton menaçant : « Weitermachen ! » (continuez !). Nous ne pûmes jamais dépasser le nombre 7... Du haut en bas et de long en large, les weitermachen se répondaient, martelant le bruit sec des pelles sur le sable. Notre jeu consistait à charger notre pelle le plus légèrement possible. Mais, si une gardienne surprenait ce flagrant délit de « sabotage », elle administrait à la coupable une gifle magistrale. Nous nous efforcions de parler entre nous à voix basse, bien que ce fût difficile.

Enfin, à midi, après cette matinée qui avait paru interminable, nous reprîmes les rangs et le

chemin du camp. Il faisait une chaleur lourde et pesante. C'était la caractéristique de ce climat continental, dans ce début de printemps, que le passage du froid glacial du matin à l'extrême chaleur de midi. Nous arrivâmes au block vers midi un quart. Une soupe d'odeur et d'aspect également repoussants nous attendait. A midi et demi la sirène de l'appel retentit de nouveau. Même cérémonie que le matin, même défilé. A une heure moins le quart, nous étions de nouveau devant notre tas de sable.



Femmes travaillant à l'assainissement des marais, (Collection Musée de la Résistance et de la Déportation)

Nous reprîmes le travail avec peine, déjà envahies par les courbatures. Nous tâchions de nous distraire en construisant des monticules, des tunnels ou des châteaux forts. Mais les weitermachen ! retentissaient de plus belle. Les chiens, fatigués de toujours guetter, s'étaient couchés. Les gardiennes, qui s'ennuyaient peut-être encore plus que nous, devenaient de plus en plus hargneuses. Il ne fallait plus lésiner avec le sable. Une montagne se dressait à mes pieds. Je donnai de vigoureux coups de pelle, tout en écoutant ma voisine réciter à mi-voix :

- « Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté. »

La dernière heure de travail fut presque intolérable. Enfin, à six heures, un coup de sifflet ! Nous étions si fatiguées que nous marchions difficilement. On n'entendait que le clic-clac de nos pantines sur le pavé de la route.

Une fois arrivées au camp, en rangs impeccables comme de vieux soldats, l'une de nous entonna La Madelon. Aussitôt nous nous redressâmes et nous nous mîmes toutes à chanter à pleins poumons. C'était l'heure de la « récréation » quotidienne qui durait jusqu'à sept heures et demie. Les prisonnières nous regardaient passer, l'air hébété et admiratif.

Nous les entendions dire tout bas : « Französinnen ! (Françaises !) ». » Alors nous chantions de plus belle et nous tapions des pieds pour bien marquer le pas. En arrivant devant notre block, nous fîmes un tour pour rien, un tour de parade, puis nous nous enfonçâmes à l'intérieur. La Stubowa était stupéfaite de notre discipline, un peu déçue de voir que nous avions l'air si peu abattu. Nous étions rompues, brisées, à demi mortes. [...]

« *Le camp des femmes* », auteur : *Christian Bernadac*, Ed. HACHETTE, 1974.

L'USINE HASAG

Le sabotage

[...] « Et là nous sommes contraintes au travail dans une usine d'armement, ce qui évidemment nous pose un gros problème : peut-on accepter de fabriquer des armes pour les Allemands ? Mais nous savons que des prisonnières qui avaient refusé avaient été fusillées. Dans l'usine nous avons alors tout fait pour saboter. Je pense que nous avons discuté entre nous de la façon de faire. Ce n'était pas très difficile, en effet nous n'étions pas ouvrières d'usine, nous pouvions donc facilement gêner le matériel. J'étais à la fraiseuse pour les pas de vis des obus, on peut très bien les fausser ! Et puis lorsque la fraiseuse ne marchait pas, je faisais passer le plus d'obus possibles, quand la machine marchait, je ralentissais le rythme.

Et puis il y avait les machines qui s'enrayaient, il y avait des courts-circuits.

Un jour je suis allée voir les déportés qui effectuaient les vérifications en bout de chaîne et ils m'avaient dit que sur dix obus il n'y en avait qu'un qui soit bon : c'était important de la savoir. J'y étais allée une fois, évidemment je ne peux pas garantir qu'il en était ainsi tous les jours. J'ignore si les Allemands effectuaient d'autres vérifications après celles faites par les déportés. Non, les Allemands ne réagissaient pas : nous avons réussi à leur faire admettre que les machines étaient la cause des problèmes mais pas nous.

Il y avait des Polonaises qui, contrairement à nous, travaillaient de leur mieux parce qu'elles étaient payées au rendement : elles recevaient de l'argent pour acheter des choses dans une cantine. Mais nous, les Françaises, nous avons décidé

collectivement de refuser tout paiement : c'était un accord unanime pour refuser quoi que ce soit : nous refusions ces bons, ces pseudo-salaires au rendement que les Allemands nous proposaient. Je me souviens de ce mot à notre sujet : « Ce sont les Françaises, elles ne veulent pas être payées. »

Efficacité du sabotage

Faisant dans le « Sacrifice du matin » le récit de ses combats en Italie en juin 1944, Pierre Guillain de Bénouville écrit (p521) : « Au-dessus de nous, c'est, sans répit, le sifflement des obus allemands. Nombre d'entre eux retombent sans éclater : les déportés ont saboté la production de guerre de l'ennemi. »

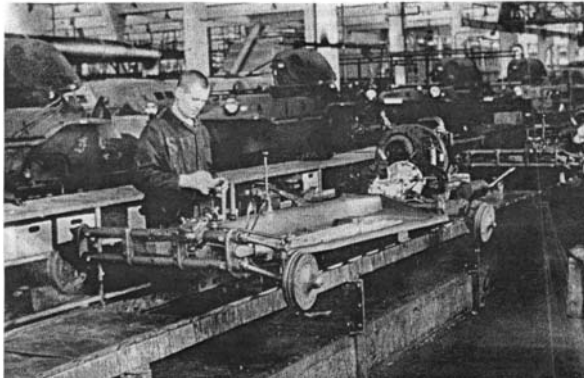
Ceci est corroboré par Lise Lesèvre : « Au retour j'ai appris par certains de nos maquisards qui s'étaient battus en Italie avec des munitions allemandes, qu'ils avaient très rapidement mis de côté les munitions qui sortaient des usines où travaillaient des déportés. Ces munitions obus ou balles, leur causaient beaucoup d'ennuis et même des dégâts... »

Lise Lesèvre explique également dans les pp. 100-102 et pp. 118-119 de ses souvenirs comment elle et d'autres sabotaient. Toujours selon Lise Lesèvre il y avait un contrôle allemand après celui effectué par les déportés et la non-réaction des Allemands pourrait s'expliquer par le fait qu'il y avait d'authentiques anti-nazis dans le personnel allemand de l'usine (pp. 101, 102, 115 et 116).

Sur ce sujet, voici le témoignage de Denise Pons : « Bien sûr, nous sabotions ; je n'ai jamais tant regretté de ne pas avoir été un ouvrier car j'aurais mieux su comment saboter. Alors nous imaginions ; par exemple à un moment je m'occupais de culasses d'obus. Mon mari était artilleur et je me souvenais qu'il m'avait dit que pour que ça fonctionne bien, il fallait qu'il n'y ait pas de coup sur la culasse, alors quand je prenais un obus que je venais de faire, pas trop bien, je le lâchais de haut dans le casier de façon qu'il retombe sur un autre et qu'il y ait des coups mais je ne savais pas du tout si ça servait à quelque chose ou non. Cela a duré ainsi jusqu'au jour où le Meister est arrivé en criant sur moi, je me suis alors dit que ma méthode devait être efficace.

Je me souviens d'un contremaître, un grand gars qui avait été blessé à Stalingrad, il avait une jambe toute raide et de temps en temps il passait dans nos rangs et nous disait « Langsam, langsam, Krieg fertig. »

(« Lentement, lentement, la guerre est finie »). Malheureusement il a été tué dans le bombardement de Leipzig. Mais oui, il y avait des Allemands qui en avaient marre ! Et puis d'autres étaient des furieux, toujours fous de rage, ceux-là nous faisaient battre. » [...]



Usine d'automobiles Volkswagen, (Collection Musée de la Résistance et de la Déportation)

Bordeaux Ravensbrück Leipzig Bordeaux, auteur : Rémi Thomas, Ed. Le Manuscrit, 2006

LA PRODUCTIVITÉ

[...] A l'époque où les françaises arrivèrent nombreuses à Ravensbrück, le but essentiel du camp était de fournir de la main d'œuvre à l'industrie allemande : une main-d'œuvre, inépuisable, procurée à vil prix et ne nécessitant aucun ménagement. Les deux autres buts du camp - antérieur : punitif, et terminal : exterminatif - ont toujours plus ou moins coexisté avec ce but principal. Certes, il est arrivé que le camp fonctionne presque à l'état pur comme fournisseur de travailleuses et que les allemands raflent, dans les campagnes ukrainiennes, des femmes jeunes et solides ; mais la masse des déportés venait des prisons. Leur travail était à la fois punitif-exterminatif et économique, donc source de profit.



« Où chaque wagonnet les acheminait vers la mort »
(avis M. de La Pintièrre, collection Musée de la Résistance et de la Déportation)

Pour le profane en sciences économiques, il y a là une contradiction et même une absurdité. Faire commencer la journée, des heures avant le travail, par un long appel dans le froid, épuiser les femmes non seulement par le manque de nourriture, de sommeil et de soins, mais par les coups, ne dépenser pour elles que le minimum nécessaire à une courte survie, ce n'est pas se procurer une main-d'œuvre valable. D'ordinaire, pour obtenir un bon rendement, on soigne son cheval, ou même son esclave aux époques où il y en a eu. Mais précisément, les nazis ont trouvé, à la fois, militairement plus sûr, et économiquement plus rentable, le renouvellement rapide des travailleurs asservis. Dans certains cas, ils ont craint un déséquilibre : ou bien il ne mourrait pas assez de femmes et ils liquidaient les plus faibles, ils multipliaient les convois pour des lieux spécialisés dans l'extermination ; ou bien il en mourrait trop et ils créaient une infirmerie. Dans certains kommandos, l'appel était écourté ou une tranche de pain ajoutée ; plusieurs fois aussi, les civils - directeurs, contremaîtres, régleurs des usines, ont pris, si on peut dire, notre défense contre les S.S, regrettant que la fréquence et la gravité des punitions, ajoutées aux privations, nous affaiblissent exagérément.

Le système n'est absurde que si on pense à l'énorme consommation de forces et de vies pour un faible rendement. Mais nos vies étaient ce qui avait le moins de valeur ; en outre, ce n'est pas seulement notre force de travail, mais tout de nous-mêmes, vivantes ou mortes, jusqu'aux cheveux employés pour des appareils de sous-marins. Un petit nombre de prisonnières avaient été jugées avant d'être déportées, certaines mêmes étaient condamnées à mort : précisément, les maîtres trouvaient profitable de laisser la vie,

momentanément, aux hommes et femmes pris à l'ennemi- comme au temps du début de l'esclavage. Si peu qu'on produise dans les conditions où nous vivions, on produit plus que ce qu'on consomme : c'est, en somme, la loi élémentaire de toute économie.

Ravensbrück a été une entreprise prospère, assurant de gros bénéfices à l'économie du Reich, ou plus exactement à quelques-uns des profiteurs du régime, essentiellement à Himmler. Nous étions donc là pour travailler ; au cas où nous aurions pu l'oublier, nos surveillantes nous lançaient, chaque fois que nous n'allions pas assez vite à leur grès : « Vous vous croyez peut-être au sauna ! ».

Le travail devant servir, directement ou indirectement, à l'économie de guerre allemande, la plupart des camps principaux et secondaires avaient été installés auprès d'une usine d'armements, d'un terrain d'aviation, d'une mine, d'une gare ou d'un fleuve apportant la marchandise, etc. A mesure que Ravensbrück lui-même devenait surpeuplé, il essaimait d'avantage en kommandos et fonctionnait comme un dépôt. *Le camp ne fournissait pas seulement la main d'œuvre bon marché aux chefs d'entreprise dont les ateliers étaient à proximité, mais il en expédiait sur commande dans toute l'Allemagne. C'était ce qu'on appelait les transports. Pour le prix convenu, le commerçant ou l'industriel recevait les 500 ou 1000 femmes demandées, ainsi que les Aufseherinnen armées de gourdins et les chiens dressés, capables de faire travailler douze heures par jour des femmes épuisées et pas nourries, jusqu'à ce qu'elles en meurent. Elles étaient alors remplacées par d'autres, sans supplément de dépense pour l'employeur¹.*

Deux sortes d'activités existaient dans les camps et leurs kommandos : le travail proprement dit, productif (notamment industriel), et les besognes d'entretien, de fonctionnement du camp lui-même. Ces besognes étaient importantes et nombreuses à Ravensbrück même, tandis que dans les kommandos, surtout dans ceux de faible dimension, la presque totalité des femmes étaient employées à la production.

Pour la plupart d'entre nous, c'est en Allemagne et comme prisonnières que nous avons fait connaissance avec le travail industriel, et en particulier avec le travail à la chaîne. Semblable à ce qu'il est toujours- d'un rythme difficile à tenir longtemps, répétitif et lassant pour l'attention, en même temps qu'il est inintéressant, puisque la pièce à laquelle on fait une encoche ou que l'on rive à une autre pièce n'a aucun sens séparée de

l'ensemble de l'objet- il était aggravé pour nous par sa durée- douze heures de jour, ou douze heures de nuit- par notre état de faiblesse, par la surveillance hostile et les coups, et aussi, bien sûr, par la répugnance et l'indignation d'avoir à travailler pour l'ennemi. Il peut devenir obsédant au point de créer un engourdissement hallucinatoire. Une déportée décrit la fabrication de masques à gaz (à Limmer, près de Hanovre) :

Le caoutchouc arrive en plaques ; il est coupé, ourlé, puis moulé sur des formes de fer. Les « têtes » avancent sur les tapis roulants, à égale distance les unes des autres ; les arêtes sont marquées sur le tapis par des raies blanches. Le tapis fonctionne au moyen d'un mouvement d'horlogerie qui est accéléré au fur et à mesure que s'accroît notre adresse. [...] Les femmes assises autour de la chaîne, chacune à leur tour, soulèvent la tête de fer, l'accrochent sur un pivot, font le mouvement précis qui est exigé et replacent la tête sur la chaîne. Une autre tête est déjà là. Tout geste superflu est interdit sinon la tête passe, s'en va et se laisse cueillir là-bas au bout de la chaîne par la souris qui attend. Don retour est synonyme de punition.

Vers le matin surtout, quand les bras fatigués ne peuvent presque plus soulever les têtes, quand les yeux sont sans regard, les masques deviennent des dieux vides qui aiment les sacrifices humains. La chaîne est insatiable, elle en apporte toujours ; une tête part, une autre est déjà là et dix, vingt, trente sont sur le tapis ; et ces dix ; vingt ; trente avancent lentement, régulièrement, sans mouvement, et nous devons les servir. Pendant des semaines, notre sommeil sera hanté par ce tableau¹

Dans d'autres ateliers (par exemple à l'usine de Torgau), la chaîne est faite d'une série de cuves emplies d'acides corrosifs dans lesquelles les vieilles douilles d'obus sont successivement plongées pour être décapées : se baisser pour retirer une douille du bassin qui est devant soi, se relever chargée de cette lourde pièce, se retourner, la plonger dans la cuve qui est derrière, c'est aussi engourdissant pour l'esprit que pénible pour les reins et les bras- sans compter les poumons qui respirent sans protection cet air délétère.

Par comparaison avec le morne travail à la chaîne, ou par comparaison même avec des périodes de pesante et inquiète inactivité au camp, travailler à une machine, avoir une machine à soi avec laquelle on peut créer un objet, a paru à certaines prisonnières, au début, presque une joie, un salut, une dignité. L'impression ne pouvait être que passagère, à la fois parce que même avec une

machine autonome, debout devant elle tout au long des heures, l'effort est le plus souvent très pénible, et parce qu'elle-même, une déportée résistante, réagit vite contre cet intempestif amour de son instrument de travail ; elle sait que son unique dignité est de produire le moins possible, à défaut de ne pas produire du tout.

Au camp.

Dans l'enceinte de Ravensbrück ou dans ses environs proches, le travail se fait dans des ateliers ou sur des chantiers permanents ou sur des chantiers occasionnels.

Les installations permanentes les plus importantes sont une usine Siemens fabriquant de l'appareillage électrique, et une entreprise de récupération de vêtements militaires, l'Industrie-hof. Des Françaises y travaillent, au milieu de beaucoup d'étrangères. L'effectif stable est complété, selon les besoins de chaque jour, par des désignations individuelles : le personnel du bureau d'embauche (Arbeitseinsatz) vient faire son choix, chaque matin et parfois chaque demi-journée, parmi les femmes disponibles (Verfügbaren).

Pour quelles raisons, selon quels critères une prisonnière est-elle désignée pour Siemens, pour l'assèchement des marais, pour le nettoyage du camp, pour un travail quelconque ? Dans l'ensemble, les Françaises n'ont pas connu l'organisation relativement sensée, relativement efficace en son genre, qui avait existé antérieurement, et où les plus solides étaient affectées aux travaux de force, les plus âgées à des travaux assis ou moins continus. Seule, la solidarité entre elles rectifiait certaines affectations. Mais de la part de nos maîtres, l'unique « critère » habituel était le marché d'esclaves : un mélange d'appréciation de nos forces au coup d'œil et de hasard, de lubie, d'attention attirée par une prisonnière qui se trouve à portée de la main, sous l'angle de vision. A Ravensbrück, l'arrivée des « marchands de vaches » avait lieu après l'appel : *Ils prennent ici 20 femmes, ici 30, là, ils choisissent une ou deux, qui leur semblent plus fortes que les autres. Il leur en faut cent encore, pour la forêt, vingt cinq pour le Planierung (aplanissement du terrain), cinquante pour la corvée de cuisine (là, tout le monde se précipite). Inutile de dire qu'on n'a jamais tenu compte de nos connaissances techniques¹.* Au camp, comme dans ses kommandos, mis à part quelques exceptions – quelques médecins et infirmières (ou déclarées telles) qui parfois ont fait autre chose que tourner des obus ou laver les planchers, qui ont essayé de

pratiquer leur métier, de donner des soins - , il n'y avait pas de rapport entre nos aptitudes ou nos forces et la besogne demandée.

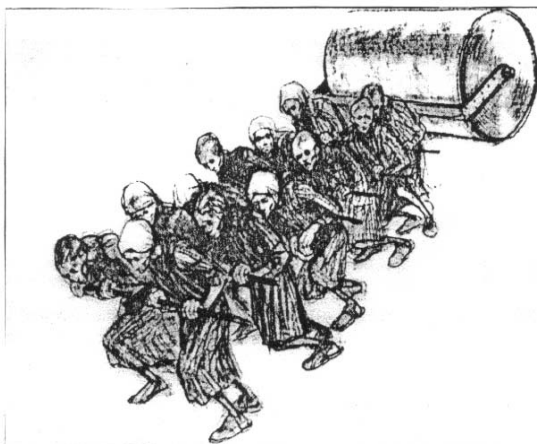
Parfois, cependant, il y avait une certaine mise en scène : à l'arrivée, les directeurs d'usine demandaient aux ouvrières d'usine de se désigner ; si aucune ne se déclarait, ou seulement quelques inattentives, ils désignaient alors pour les machines les « intellectuelles », et aussi les « femmes de la campagne », et en fin de compte n'importe qui, tout le monde pratiquement allant à l'usine (de Torgau à Abteroda). Parfois il y eut une période d'apprentissage, après lequel un rendement élevé était exigé : six semaines dans certains ateliers de Zwodau ; ailleurs ; à Markkleeberg, une cinquantaine de femmes eurent à suivre, pendant quinze jours, des cours théoriques, avec des gamins hitlériens ; après quoi, faute de zèle de leur part et faute de matériel à l'usine en cette fin de guerre, elles furent envoyées avec les autres à creuser la terre. Il faut sans doute faire exception pour Siemens : l'appréciation des aptitudes n'était peut-être pas pur faux semblant et minutie pseudo-scientifique, mais nécessité d'une production plus délicate : *Un groupe de jeunes « 21000 » ont été un jour emmenées, quelques semaines après leur arrivée au camp, pour être testées du point de vue de leur acuité visuelle et de leur adresse manuelle. J'ai été classée au réglage fin sur écran lumineux, rappelle une camarade – qui d'ailleurs s'est tôt démenée pour ne pas utiliser les dites aptitudes au service de Siemens, mais d'autres aptitudes au service de ses camarades, mères et nouveau-nés de Ravensbrück.*

Il semble qu'aucun travail demandé aux femmes déportées n'ait exigé plus qu'une formation d'O.S. ; le tour était la machine la plus pénible et la moins facile à manœuvrer, pour des femmes sans expérience industrielle. Chez Siemens, exceptionnellement, le réglage des interrupteurs de radio était un travail de grande précision. Mais partout les femmes acquerront assez d'adresse pour pouvoir clandestinement fabriquer, en galalithe, en ersatz d'aluminium ou autres matières, quelques objets d'usage ou d'amitié – un peigne, un manche de brosse à dents, une croix ; malheureusement pas assez pour pouvoir fabriquer de véritables outils, utiles par exemple pour une évasion.

Plus pénibles que le travail d'usine pris en lui-même sont les conditions dans lesquelles nous le faisons et nous vivons. A elle seule, l'interdiction d'aller aux w.c, sauf à certains moments réglementairement fixés et beaucoup trop rares pour des femmes dysentériques, crée chez de

nombreuses prisonnières une gêne ou une véritable hantise ; d'autant que les accidents, inévitables, sont punis, comme sont punies des paroles échangées avec une voisine, punie à plus forte raison la lenteur, involontaire ou volontaire, punis les vols de chiffons pour faire des mouchoirs ou des serviettes de toilette. Tout est puni. La fouille au retour est quelquefois approximative, mais elle est souvent hargneuse et méticuleuse, la punition pour la moindre découverte habituellement collective. L'appel du soir, lorsque après une journée les travailleuses tiennent difficilement sur leurs jambes, se prolonge souvent en pause de punition. Le temps supposé libre au camp est lui-même occupé par la lutte pour se laver, pour accéder, pour accéder aux w.c, pour obtenir la nourriture, pour retrouver sa couverture ou un objet volé. Même ce qui pourrait être une détente parfois, un passage à la douche, se transforme en une longue attente dans le soir glacé pour attendre son tour, pour attendre le retour des vêtements : il arrive que les dernières femmes à passer rentrent seulement à minuit, à une heure et demie, pour être de nouveau sur pied et prêtes à l'appel deux heures plus tard. Les nuits si courtes, le sommeil gêné par la fatigue, par le froid, par la nécessité de partager une couchette à deux, trois, voire quatre dormeuses rendent le travail d'autant plus épuisant : *Un des moments les plus pénibles chez Siemens, c'est de 6 à 9 heures, car je tombe complètement de sommeil ; plusieurs fois, je suis tombée endormie sans m'en rendre compte, le nez sur ma machine ; au bout de quelques minutes, je me suis éveillée, secouée souvent par ma voisine à qui je rend le même service. Généralement, c'est une lutte terrible avec soi-même ; quelquefois l'une fait le guet, et l'autre dort quelques instants ; cela dépend de l'Aufseherin.[...]*

Les Françaises à Ravensbrück, auteur : Amicale de Ravensbrück et l'A.D.I.R., Ed. nrf-Gallimard, 1980



3 juin 1943 : COMMANDO LOIBL-PASS (Yougoslavie)

Ce nouveau commando devait creuser un tunnel qui remplacerait avantageusement sur la route de Trieste à Vienne, « le soleil Loibl-Pass » au col de Ljubjeli à 1700 m. d'altitude. La percée mesure 1575 m. de long sur 12 m. de large, de 9m. Il était prévu pour la construction d'un auto-stratt et les travaux commencés en mars 1943 devaient durer jusqu'en 1948. Il était dirigé N-E-S-W. suivant la forme d'un S très allongé et s'ouvrait au sud en territoire Yougoslave et au nord en territoire autrichien. Comme le tunnel était commencé par les deux bouts à la fois, le commando se divisait en 2 camps secondaires, l'un en territoire yougoslave où je suis toujours resté, l'autre en territoire autrichien. Le commando commença avec 500 français. Puis vinrent à différentes époques de l'année et au fur et à mesure des besoins, des Polonais, des Russes, des Norvégiens, d'autres Français, des Yougoslaves, en tout 1200 détenus représentant 13 nationalités différentes.

Au début, ne travaillèrent dans le tunnel que des mineurs de profession, du bassin de Briey, une vingtaine environ, mais le nombre augmenta progressivement. Au printemps 1944, tous devenaient mineurs ou maçons pour bétonner la voûte. Ceux qui ne travaillaient pas dans le tunnel étaient employés soit au service du camp comme cuisiniers, menuisiers, cordonniers ou tailleurs spécialement pour les S.S. C'était le petit nombre de planqués, une trentaine seulement : les autres travaillaient soit à l'entretien de la route reliant Neumarkt au tunnel ; soit au bois pour fournir les cuisiniers, soit à l'atelier de réparation ; soit au magasin du tunnel.

Successivement, j'ai été terrassier jusqu'en mars 1944, mineur jusqu'en novembre de la même année ; puis serrurier jusqu'à la libération en mai 1945. Un premier hiver très dur par ses intempéries, un été non moins dur par le travail de mineur, enfin un dernier hiver à l'atelier, bien doux à côté du précédent.

Le travail de mineur était dur : pelleter ou piocher au marteau-piqueur lourd de 37kg et plus, forer des trous de mines avec les machines perforatrices épuisait rapidement nos corps mal nourris et jamais bien reposés. En mai et juin 1944, j'ai travaillé au marteau piqueur et 8 jours en juillet aux machines perforatrices. Les trépidations violentes de ces machines-outils fonctionnant à l'air comprimé crispaient les nerfs au point de ne plus pouvoir desserrer les doigts. Une autre corvée pénible que l'on évitait le plus possible était de traîner par

équipe et en cadence, à un rythme plus ou moins accéléré suivant le capo, les grosses poutres en calcaire noir. Aussi sortions-nous machurés comme des charbonniers et par période, il fallait rester des jours et des semaines sans se laver. A cela s'ajouter encore des vexations et les coups des ingénieurs et contremaîtres civils allemands et affectés spéciaux tous Nazis 100%. L'un, entre autres, ne cessait de nous répéter : « Vous y crèverez tous dans ce tunnel, sales Français ! ». Plusieurs sont morts à la suite de broncho-pneumonies prises dans le tunnel, tellement la température y était basse comparativement aux fortes chaleurs de l'été. J'y ai moi-même contracté une pleurite en avril 1944.

A l'atelier où je rentrais providentiellement, le 21 novembre 1944, nous étions chauffés, nous travaillions peu et sans être frappés. Le travail consistait dans le nettoyage et la répartition des outils et des machines-outils en service sur le chantier ; Il fallait être : ajusteur, soudeur, plombier, serrurier, forgeron. Je me faisais serrurier. Nous avions pour contremaître un électricien de Munich, père de trois enfants, officier de la Wehrmacht, ayant perdu l'œil droit sur le front de Russie en 1942 et qui, depuis, avait abandonné la doctrine nazie. C'est le seul allemand que j'ai vu nous traiter en hommes. Il ne nous appelait que par notre nom, cherchait à connaître notre situation, s'ingéniait pour nous donner des nouvelles, nous distribuait pain et cigarettes. C'est dans cet atelier que j'ai pu fabriquer le dizainier dont je parlais plus haut. Il provient d'un robinet de locomotive, en bronze et que j'ai saboté.

Pour les travailleurs du tunnel, il existait le travail de nuit qui durait également 10h. de 19 à 24h. et de 1 à 6h.. Sommeil de 8 à 16h.. Travail très dur parce que le sommeil de jour était peu reposant. Aussi, après minuit entre 2 à 3h, on sommeillait debout contre le manche de la pelle. C'était ce que nous appelions « le coup de bambou ». Mais cependant, dans notre commando, nous n'étions pas dérangés par les bombardements. Nous étions privilégiés par rapport à beaucoup de nos camarades en commandos d'usines. Seules, quelques alertes des partisans de Tito et les exercices de tir des S.S. troublaient le calme de nuit et de jour, et, chose la plus appréciée du camp, nous avions chacun notre châlit avec une paille et 2 couvertures. Le deuxième hiver, ou la discipline était plus relâchée, nous préférons coucher à deux pour nous tenir plus chauds.

A ce travail, invariablement de 10h. de jour ou de nuit, ne connaissant ni dimanche, ni jour de fête - à

peine Noël - nous rappelant seulement la succession des semaines par le changement d'équipes de travail, le dimanche soir, s'ajoutaient de nombreux raffinements de cruauté.

Le travail se poursuivait par tous les temps sans soucis des intempéries. Une fois, au cours du dernier hiver, par 35° en dessous de 0, alors que tout le commando, sans exception, déblayait la neige sur la route de Neumarkt, nous sommes rentrés au camp à 15h. parce que S.S. comme bagnards ne pouvaient résister au froid. Beaucoup d'entre nous avaient les extrémités gelées, surtout les pieds et les oreilles. En général nous n'avions pas de chaussettes ou seulement des lambeaux d'étoffe dits « chaussettes russes ». Quand l'étoffe ne nous était pas donnée, nous le remplacions par le papier des sacs à ciment, mais il était

Très dangereux de se faire prendre avec de telles chaussettes. Je n'ai usé l'unique paire de chaussettes données à notre départ de Mauthausen, que pendant les mois de janvier, de février et de mars 1944. Cet hiver 1945, je n'en ai pas eu besoin et le reste du temps, je suis allé pieds nus, comme d'ailleurs la majorité des détenus. Il n'était pas rare de garder les habits mouillés 2 et même 3 jours. Ils gelaient quelquefois même dans le dortoir pendant la nuit et nous les remettions le lendemain, raidis par le froid. Sur les pieds gelés, nous mettions une partie de notre ration de margarine du mercredi.

Les premiers temps au commando, en descendant du tunnel, midi et soir, nous portions au camp chacun, une pierre d'environ 30 kg pour les aménagements. Jusqu'en novembre 1943, alors que nous descendions manger la soupe au camp entre 12 et 13h., les derniers servis n'avaient pas le temps d'avaler leur soupe. Ou bien, ils se brûlaient le palais et pouvaient en détacher l'épiderme par plaque au bout de quelques séances ; ou bien, ils se voyaient obligés, malgré la faim de jeter une partie de leur soupe, parce qu'il fallait rendre une gamelle propre, même lorsqu'il n'y avait pas d'eau pour la laver.

En plus des 10h. de travail, nous ajoutions journalièrement 4h. puis 2h de travail pour l'aménagement du camp. Il fallait niveler une place d'appel, établir des trottoirs d'une baraque à l'autre, creuser des conduites d'eau, dresser de nouvelles baraques etc... Après de telles journées, affamés, nous engloutissions nos 500 grammes de pain, éreintés, nous nous étendions lourdement sur nos

paillasse, pour un sommeil peu rémunérateur parce que coupé en moyenne 4 fois et par période jusqu'à 10 fois par le besoin d'uriner.

Mémoires de JEAN Mathieu, recueilli par Frère Macheboeuf : « 27 mois de Bagne chez les nazis », collection M.VIART

LES TRAVAILLEURS FORCÉS

A travers les extraits qui précèdent nous avons évoqué l'exploitation économique des DÉPORTÉS. Elle a été poussée à l'extrême par le système concentrationnaire nazi. Cela est si vrai que les milieux économiques allemands ont entrepris depuis quelques années un travail de mémoire toujours en cours sur les conditions de vie des « travailleurs forcés » et admis leur responsabilité dans l'utilisation du matériel humain mis à leur disposition par la S.S. et sous leur surveillance constante.

La perspective d'une multitude de procès émanant des victimes du travail forcé réclamant réparation est à l'origine d'une loi allemande promulguée le 12 avril 2000 prévoyant l'indemnisation des anciens travailleurs « ...réduits en esclavage » ; l'État et un certain nombre de sociétés, assumant à parts égales le financement des dédommagements, et désignant sept organismes chargés de diligenter l'opération dont « L'Office international des migrations » basé à Genève.

Parallèlement les grands groupes économiques ont financé des études confiées à des historiens et fait éditer des ouvrages reconnaissant leur véritable relation avec le régime National Socialiste -alors qu'elles prétendaient en avoir été les victimes- Des programmes d'études à l'intention de la jeunesse allemande ont entrepris un travail de mémoire toujours en cours, des organisations de jeunes participant à l'entretien de certains camps de concentration ou à l'accueil des anciens déportés effectuant un pèlerinage du souvenir.

Ainsi peu à peu s'est tissée la trame auprès de la jeunesse européenne d'une connaissance approfondie d'un passé dont elle devra tenir compte si elle veut qu'une œuvre de mémoire commune conduise à resserrer des liens nécessaires à une Europe unie et fraternelle, celle de la liberté des peuples et des Droits de la personne humaine.

Nous ne saurions cependant occulter, à travers tous les programmes d'indemnisation ou de réhabilitation que le tragique génocide des camps de concentration et d'extermination est et restera un « crime contre l'humanité ».

André DAU

« En notre temps, la seule querelle qui vaille est celle de l'homme. C'est l'homme qu'il s'agit de sauver, de faire vivre et de développer . »

*Charles de GAULLE
25 mars 1959*